

Rencontres textiles en Afrique de l'Ouest.



L'Afrique, c'est comme un aimant, depuis toujours ; je suis à la fois attirée et intimidée voire apeurée. L'Afrique de mon enfance avec un livre *Sambo le petit noir*, celle des reportages dont je suis insatiable, l'Afrique des ethnologues qui m'ont fait rêver et celle de ma fille qui la visite régulièrement depuis des années. Et l'Afrique de ma rencontre avec un tisserand Dogon du Mali il y a maintenant plus de quinze ans, celle de mon ami Demba et sans doute gouvernant tout cela, l'Afrique de mes origines avec cette aïeule, inconnue, mais qui m'a transmis quelques caractères génétiques que je chéris comme un trésor.

De mon voyage au Sénégal, dans l'ouest du Mali et à la frontière de la Guinée, je voulais rapporter le tissage des femmes. Nourrie des écrits d'Anne Grosfilley*, je pensais en rencontrer dans ces régions. L'Afrique n'est souvent pas ce que l'on croit et en matière de production textile, j'ai dû m'adapter aux réalités locales. J'ai rencontré peu de tisserands et que des hommes, pour la plupart guinéens.

Ma quête de tisserandes s'est transformée en regard sur les expressions textiles dans cette partie de l'Afrique traversée et visitée.



Ce qui frappe est d'abord l'extrême diversité des tissus portés par les femmes et dans une moindre mesure par les hommes. On voit très peu de tissage traditionnel porté. L'essentiel est fait de magnifiques tissus de coton aux motifs si variés que je n'ai pas vu une seule fois le même en quinze jours de pérégrinations, sur des milliers de femmes.

On peut distinguer le *wax* véritable (obtenu mécaniquement par réserves de cire et impression) dont les origines remontent au batik indonésien, le *batik* (obtenu par réserves de cires et ligatures manuelles) et le tissu imprimé par sérigraphie « *fancy* ».

Le wax et ses imitations sont désormais produits au Sénégal (le tout nouveau pôle Politexka de Kaolac est chargé de redynamiser la filière et de lutter contre le marché des cotonnades asiatiques et la fraude qui gangrène le marché).

C'est avant tout un tissu à motifs. La symbolique des motifs et des couleurs est vaste et s'adapte aux différentes cultures et aux différents moments et événements de la vie des africains de l'ouest. On y voit aussi bien des motifs traditionnels indonésiens que des symboles du monde moderne : téléphones,



pires, personnages politiques... Les vêtements sont faits sur mesure par le tailleur. Il s'agit surtout de boubous, pagnes et tuniques variés tant par la forme que par l'ornementation. Principalement féminin mais aussi porté par les hommes, le tissu à motifs est partout.

Les hommes portent majoritairement le vêtement occidental, les plus âgés portent le boubou ou caftan avec ou sans pantalon et chemise. Il est fait la plupart du temps dans du **bazin** (surtout en ville). C'est un tissu damassé industriel uni, teint par différentes méthodes industrielles ou artisanales et souvent rebrodé. Son aspect est satiné (il est imprégné d'un mélange à base de gomme arabique et frappé au maillet pour le rendre doux et lui donner de la tenue) C'est un tissu de prestige.





Le tissu tissé manuellement est donc très peu présent.

Mon premier contact avec un tisserand s'est fait sur le marché de Kenieba à l'ouest du Mali. Il arborait une superbe tunique dans un genre de reps à bandes verticales en lamé qu'il avait tissée quand il était encore en activité. Malheureusement il n'exerçait plus et regrettait qu'il n'y ait presque plus de tisserands dans l'ouest ; il fallait aller vers l'est, le pays dogon ou à Mopti et ses tisserands de ville. Il ajouta que j'aurai peut-être un peu de chance là-haut sur les falaises.

Le lendemain notre ballade nous ramena de l'autre côté de la frontière, côté Sénégal en limite de la Guinée avec une ascension pour arriver sur un plateau rocheux à 450 m d'altitude en pays Bédik. La fête de la circoncision venait d'avoir lieu et les jeunes mâles étaient partis en forêt la veille pour une initiation d'un mois à la vie d'homme. Les filles étaient encore parées de leurs bijoux de cérémonie. Ayant trouvé une vieille femme bédik au nez traversé d'une aiguille de porc-épic et qui filait le coton, je lui demandai sans grande conviction s'il y avait un tisserand au village. Sa réponse a été celle que j'obtiens désormais dans plusieurs endroits : il y en avait, ils étaient guinéens.



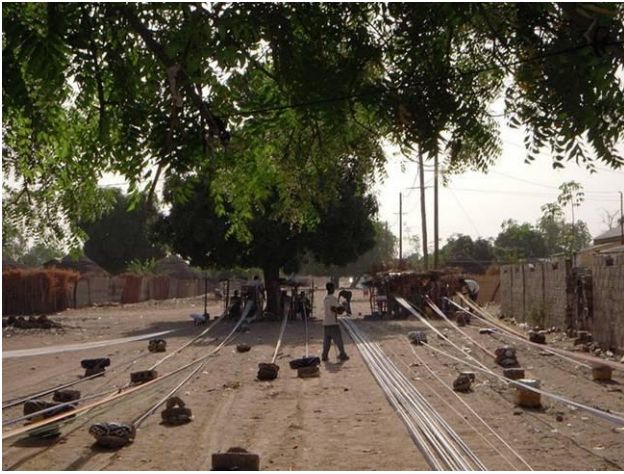
A l'écart du village, sous un immense fromager se tenait un petit campement de trois tisserands et un jeune apprenti qui faisait les canettes. J'avais pris soin d'emporter des photos me représentant en train de tisser sur métier soudanais et sur grand métier. Cela serait un précieux passeport pour les aborder. Leur camp est rudimentaire : ils se tiennent groupés à l'ombre d'un abri de feuillus. Les métiers de type soudanais sont supportés par une structure légère fabriquée sur place avec des branches d'arbres. Quand ils changent d'endroits, les tisserands ne transportent que les cadres, le peigne et la poulie et quelques morceaux de bois

un peu travaillés (pour le blocage du tissu, les pédales...).

Les chaînes peuvent atteindre 215 m et sont enroulées en forme de gros haricot et bloquées sur un morceau de bois, de métal ou de carton plus ou moins sophistiqué. Elles partent dans tous les sens, se chevauchent. Le tissage est simple. Les fines rayures de chaîne sont bleues et blanches légèrement différentes d'un métier à l'autre. Le fil de coton est fin, filé industriellement. Les bandes obtenues (entre 12 et 22 cm) sont pliées au fur et à mesure de leur tissage et vendues aux gens du village et aux commerçants ambulants. Cousues entre elles par leur lisière, elles serviront à faire des tuniques ou des boubous. Il faut compter 12 m pour une tunique et 30 à 40 m pour un caftan. Les enfants s'exercent à tisser avec du coton filé main.



Un des tisserands me fait essayer son métier. C'est un grand moment de confiance et de partage de connaissances. Je suis baptisée *guissé maabo* (quelque chose comme maître tisserand du nom de la caste des Guissé, tisserands potiers peuhls du Fouta au nord-est du Sénégal et maabo, artisans tisserands peuls castés)



De retour à Velingara dans le Fouladou, je pars à la rencontre d'un groupe d'une quinzaine de tisserands, à nouveau guinéens, installés à la périphérie de la ville, sur ce qui ressemble à une avenue. Leur camp s'étend sur une quarantaine de mètre de long et une dizaine de large. Les métiers se font face, abrités par les manguiers, des cartons et des sacs en plastique. Les chaînes se croisent en parallèle.

Au centre de l'espace, la zone d'ourdissage est arpentée d'un bout à l'autre par un jeune apprenti qui ourdit une chaîne de coton noir et blanche. Il dévide un dévidoir à quatre pans autour duquel sont enroulées des portées de plusieurs fils. La tension est irrégulière et le fil, qui repose sur le sol de terre battue, est piétiné par les enfants, les tisserands et même un vélo, quand ce ne sont pas les brebis ou les cochons qui leur rendent visite.



Les enfants préparent les dévidoirs et les cannettes avec une canetière à manivelle bricolée.



Les apprentis enfilent les chaînes et tissent des bandes de plusieurs densités avec du coton écru filé main et du coton blanc industriel. Ces bandes d'essai, aux lisières approximatives et aux erreurs de foule se retrouveront chez les marchands de tissu de la ville à un moindre coût.



Les tisserands guinéens tissent des chaînes noires (teinte à l'indigo) ou blanches, à rayures blanches ou noires ainsi que des chaînes à rayures blanches et multicolores. On retrouve des bandes longitudinales en grande majorité, quelques rayures de trame, un vichy noir et blanc et à ma grande surprise, l'un d'entre eux tisse un écossais ; composition très inhabituelle dans le tissage traditionnel africain. Un autre trame un fil de coton noir mélangé à un fil de lurex cuivré. Ils tissent des longueurs qu'ils recouperont en pièces de 3 m vendues par lot de quatre au minimum pour obtenir les 12 mètres requis pour une tunique.



Un dispositif sur les métiers attire mon attention. Une baguette est insérée sous certains fils de chaîne derrière les deux cadres. Elle est suspendue à une deuxième poulie et reliée à une troisième pédale. Elle sert au broché. Habituellement ce sont un ou plusieurs bâtons de croisure qu'on installe derrière les cadres afin de lever manuellement les fils du broché. Le broché est très peu présent et réside essentiellement en quelques bandes de couleur contrastante avec du fil plus épais.



Là encore les photos servent de « passeport » et la complicité et le respect s'installent rapidement. Ils m'expliquent que les nombreux tisserands guinéens s'expatrient dans les pays limitrophes et plantent leur campement pour environ six mois dans les villes et les villages. Ils commercent avec les marchands de tissu ou en direct avec la population.

Les tisserands sénégalais sont, semble-il, regroupés en Casamance et à Dakar, ils sont majoritairement de l'ethnie Manjake les grands spécialistes du tissage comme leurs homologues guinéens. Je ne les ai pas rencontrés mais leur réputation est forte et leurs pagnes très ornés de brochés sont réputés. Dans la région de Séléki, ce sont les femmes Diola qui tissent. C'est exceptionnel, car les Diola tissent peu.

Avant de partir, j'ai visité l'île de Ngor au nord de la péninsule de Dakar et rencontré un merveilleux vendeur et collectionneur d'art africain, Younoussé**. Il présentait dans sa galerie un large éventail des expressions textiles de l'Afrique de l'Ouest avec les batiks, les toiles de Korogo (Côte d'Ivoire), les bogolans maliens et les représentations picturales des tissus. Il y avait là le meilleur de l'expression traditionnelle et un souffle d'art contemporain rafraîchissant. Je vous en reparlerai dans un prochain article et qui sait si je ne retournerai pas bientôt puiser aux sources de mes racines africaines.

Sylvie Boyer, Tisserande créatrice textile, formatrice.

* *Afrique des Textiles - Edisud*

** <http://yougalerieoceane.com>

